

Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Du Camfranc, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 158

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

NOTES & REMARQUES

DE

Charles-Auguste-Nicolas BARBIER
de Courfaveire

Sur la Révolution dans le Mont-Terrible
(1793-1796)

Nous sommes tous revenus à la maison moi le premier, car toute la famille s'était sauvée, excepté un domestique suisse pour moudre et une servante. Il y avait six garnisaires chez nous, avec factionnaire devant la porte. Quand nous sommes revenus, il a fallu acheter pour remplacer mon frère, un homme que l'on a payé douze louis d'or. Les gens se sont alors décidés de revenir, car la moitié de la population du village s'était enfuie, hommes et femmes, excepté les bons.... Toutes les nuits les hommes allaient coucher dans les haies, ou dans les bois : on était comme des sauvages ! Le pays était rempli de soldats et de volontaires nationaux armés de faux, de piques, de crocs et de fusils. Quand on les voyait arriver dans un village, tout le monde se sauvait et s'enfuyait dans les bois et ces bougres tiraient sur tous ceux qui couraient. A tout moment ils tiraient sur quelqu'un, et il est bien curieux que leurs coups de fusil n'aient jamais atteint personne, au moins chez nous. On prend cela comme pour un miracle de la Ste Vierge.

C'est environ le 18 septembre 1793 qu'il se fit encore des émigrés à Courfaveire, comme dans tout le département du Mont-Terrible, car la municipalité reçut à cette époque un décret de la Convention nationale de Paris qui ordon-

nait que tous les garçons de 18 à 25 ans devaient partir sans autre exception que les infirmes. Donc tous les garçons de cette classe devaient se rendre vers le 20 à Delémont, la même mesure devait être exécutée dans toute la France. Pour Courfaveire il y avait dix-sept garçons de cet âge qui devaient se rendre à Delémont : parmi eux, deux de nous se sont présentés au chirurgien major pour obtenir un certificat d'exemption comme étant hors d'état de supporter les travaux militaires, ce qui leur a été accordé. L'administration du district a contresigné notre certificat et nous avons été quittes. Quant aux 14 autres conscrits, le jour où ils devaient se rendre à Delémont pour partir, ils ont filé tous en Suisse, et se sont engagés dans le régiment de Watteville à Nidau, et dans tous les villages du département du Mont-Terrible, on en a fait de même, car ce régiment est presque tout composé d'enfants de notre pays. (*) L'autorité a défendu de mettre des remplaçants. Plusieurs jeunes gens qui avaient perdu à la milice et auraient voulu constituer des remplaçants et se libérer ainsi du service, ont été obligés de partir, bien qu'ils aient présenté des remplaçants qu'ils avaient achetés 12 et 14 louis d'or. Quand les Français se sont aperçus qu'on voulait éluder les ordres, ils ont fait savoir aux parents qu'ils devaient aller rechercher leurs garçons en Suisse, et prendre des certificats là où ils étaient. Ils y sont bien allés et sont revenus avec des certificats, mais sans les garçons, car ils n'en est revenu aucun

(*) Le régiment d'Ernst, désarmé à Aix le 26 février 1792 par les bandes de Marseillais en marche sur Paris, grâce à la conduite équivoque du général Barbantane, avait été rappelé par le gouvernement bernois, malgré les excuses présentées par le gouvernement royal. Berne en donna le commandement au major de Watteville et employa ce régiment à la garde des frontières vers l'Évêché, dans le pays de Vaud et pour la garnison de Bâle à l'époque où la guerre se portait vers la frontière badoise.

dans tout le pays. Là-dessus, ils ont été déclarés émigrés, et l'autorité a fait partout procéder à l'inventaire de tous leurs biens; de même à ceux qui n'avaient plus ni père ni mère. La Nation s'est donc emparée de tous leurs biens, et a pris tout ce qu'ils pouvaient posséder; ainsi Louis Tendon de Courfaveire, qui avait deux bœufs et un cheval les a perdus sans retour.

Le première réquisition se composait des jeunes gens de 18 à 25 ans — on les appelle aussi la première classe. A Courfaveire, environ 17 garçons émigrés dont 14 de la première classe et 3 qui avaient tiré à la milice. Nous avons 4 hommes du village au bataillon du Mont-Terrible qui sert à l'armée du Nord. On avait formé ce bataillon à Delémont dans la grande église, car j'y étais pour répondre de mon frère et pour nommer les officiers, les sergents et caporaux : il m'a fallu donner ma voix pour les tous nommer l'un après l'autre.

Le 19 octobre 1793 la municipalité a reçu les ordres du district qu'il fallait ôter deux cloches de la tour de notre église ce jour-là, et les conduire à Delémont. La municipalité a commandé des hommes pour les aller ôter, mais personne n'a voulu y aller. Il y a au village des volontaires nationaux qui ont voulu essayer de dépendre ces cloches, mais ils n'ont pu y parvenir. Les femmes et les enfants qui s'étaient attroupés autour du cimetière leur criaient : « *Voleurs de cloches ! Voleurs de cloches !* » On a su cela au district de Delémont. Alors le district a envoyé à la municipalité un ordre portant qu'elle ait à livrer nos deux cloches à Delémont pour le lendemain 20 courant, sans quoi, qu'on viendrait à Courfaveire avec une troupe formidable pour faire abattre les cloches, qu'on enverrait la muni-

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 57

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Et, tout à coup, Yvan s'interrompit : le timbre vibrat à la porte d'entrée, et l'unique vieille femme, qui servait la mère et le fils, entra dans l'appartement en tenant une lettre, sur l'enveloppe de laquelle étaient tracés ces mots : « Très pressé. »

Les doigts enfiévrés de la Bocellini rompirent rapidement le cachet.

Elle s'était levée toute droite, et les lèvres décolorées, les yeux assombris encore, toute tremblante sous l'empire de l'intense émotion, elle

ne pouvait détacher son regard des premières lignes, tracées par sa sœur Florence :

« Le comte Boleslas de Ruloff est à l'agonie. Sa vie, désormais ne se comptera plus que par heures, je vous supplie de venir à lui.

« Une dernière fois avant d'entrer dans l'Eternité, il veut vous demander pardon.

« Dieu lui a pardonné ! il a confessé ses fautes ; et, avec humilité, il a courbé le front sous l'absolution du prêtre. Il pleure ses erreurs avec un repentir qui arrache des larmes à ceux qui l'assistent.

Madame, refusez-vous d'accorder à cette agonie, la dernière douceur implorée sur cette terre : Celle de votre pardon ?

« Accourez en toute hâte, car la vie est prête à le quitter ! »

Marie-Alice baissait la tête. Un combat terrible se livrait en elle. Véritablement, pouvait-elle pardonner à celui qui lui avait fait tant de mal ? Et pourtant, on ne refuse jamais d'accéder à la dernière prière d'un mourant.

Elle passa la lettre à Yvan, qui la lut à son tour. D'un regard, il vit l'hésitation de sa mère, et, très pâle, mais ayant dans la voix un accent d'extrême fermeté, il prononça les paroles de l'impérieux devoir : « Mère, n'hésitez pas. Vous devez pardonner : c'est la volonté de Dieu ! »

Ah ! elle avait sonné, l'heure du pardon. Il n'aurait pas souffert en vain, depuis que, s'offrant en victime, il avait tant prié. Il se rappelait Lourdes ; il revoyait la Vierge Immaculée si blanche au milieu des verdure de l'églantier, et toute semblable à la céleste apparition. Il se croyait encore dans la grotte bénié, où des centaines de cierges dardaient, dans l'air bleu des encens, les étoiles d'or de leurs flammes. Il entendait la prière incessante s'échappant des lèvres des foules, prière qui, de l'aurore à la nuit, ne s'interrompt jamais. Et les multitudes se tiennent devant la Vierge comme un double courant d'êtres humains ; celui des suppliants qui sollicitent des grâces, et celui des exaucés

palité à la guillotine, et qu'on pillerait le village.

La municipalité bien étonnée a de nouveau commandé des hommes qui n'ont pas voulu obéir, car personne n'y voulut aller et se prêter à cette besogne, qu'on n'y allât tous ensemble.

On a donc oté nos cloches le 20 octobre, et on les a conduites ce jour-là à Delémont, de même que celles des autres villages, et on les a ensuite transportées à Besançon.

Georges Rolle (*) a été guillotiné à Delémont le 17 novembre 1793 pour s'être vanté dans le cabaret de Courtételle où il y avait des volontaires du Doubs, d'avoir été sur le Mont et qu'il y était sergent, et il a crié *Vive le Roi ! Au diable la Nation !*

1794

Le 12 janvier un gendarme a tué un homme à Glovelier en le transperçant de son sabre.

Le 24 janvier on a entendu tirer le canon sur le Rhin, et même depuis le 17.

Le 22 janvier vers les deux heures après midi, trois maisons ont brûlé à Courfaivre. L'une était celle de Nicolas Bandelier, une autre à Nicolas Fleury, et la troisième aux enfants de Nicolas Fleury. Personne des incendiés ne peut dire comment le feu a pris.

Les gendarmes y sont venus, et la pompe de Delémont.

On a guillotiné à Porrentruy un homme de Bonfol (**) le 3 février, pour avoir parlé contre la Nation et pour avoir enseigné aux garçons de son village le chemin pour aller en Suisse.

Il y a une guillotine à Porrentruy et une à Delémont pour arranger les aristocrates du Mont-Terrible.

(A suivre.)

Bilan géographique de l'année 1900 et du XIX^e siècle

Le XIX^e siècle aura marqué, avec le XVI^e, parmi les plus actifs dans l'exploration du globe. Il semblerait que l'homme, comme s'il avait quelque pressentiment de la fin des temps, ait

(*) Georges Rolle traduit devant le tribunal révolutionnaire ensuite d'une conversation surprise au cabaret par des volontaires du Doubs, fut le premier qui monta sur l'échafaud pour cause politique dans le pays.

(**) Antoine Jecker, forestier du Prince à Bonfol, condamné à mort pour incivisme, fut la seconde victime qui monta sur l'échafaud. Il fut exécuté sur la place de l'hôtel de Ville à Porrentruy et mourut courageusement. Son fils Thiebaut fut condamné à l'emprisonnement jusqu'à la fin de la guerre.

qui, les ayant obtenues, se répandent en remerciements.

Par une pensée rapide, cette vision passa sous ses yeux, ranimant sa confiance, et d'un élan de cœur encore plus fervent que de coutume, il joignait les mains en répétant mentalement sa prière quotidienne :

— Vierge Marie, venez à notre secours. De grâce, faites un nouveau miracle de conversion !

Il regardait Marie-Alice, et il voyait bien qu'un changement s'opérait en cette âme ulcérée : l'expression dure du regard s'atténuait, et, de rigide, devenait douloureuse. La volonté, si longtemps implacable, défaillait et semblait dire : « Il se meurt. Puis-je encore le haïr ? »

Yvan continuait sa muette prière :

— Vierge Marie, rapprochez-les tous les deux ; que, mutuellement, ils se pardonnent !

Et, tout à coup, Marie-Alice fit signe qu'elle voulait se rendre à cet hôpital, où agonisait le

voulu connaître et exploiter tout son domaine, et la science l'y a merveilleusement servi. Toutefois, la vérité est que la Providence hâte la diffusion de l'Évangile, chez les peuples aux regards desquels sa lumière n'a pas encore brillé.

À l'Exposition qui vient de se clore, les connaisseurs se sont beaucoup intéressés aux divers *musées centennaux*, qui leur offraient la revue synthétique des progrès de la science et des applications pendant le XIX^e siècle. Une année doit tant à celle qui la précède, qu'on ne distingue pas aisément les résultats qui lui sont propres ; les conquêtes de l'esprit humain sont pour l'ordinaire si lentes, que douze mois ne suffisent pas à une marche en avant bien appréciable. Il en va tout autrement d'un siècle entier : il est facile, en comparant la situation initiale et le résultat final, de juger l'œuvre accomplie.

C'est ce que nous allons tenter pour le mouvement géographique pendant le XIX^e siècle.

Ce travail pourrait effrayer, si nous avions la prétention de parler de tout, avec de longs détails sur chaque chose. Mais on peut être modeste et se contenter des grands aperçus, les seuls acceptables dans une œuvre de vulgarisation comme celle qui nous occupe.

Demandons-nous ce qu'étaient la carte de l'Europe et celle des autres parties du monde en l'an de grâce 1800. Quelles modifications ont-elles subies pendant le XIX^e siècle, tant au point de vue des connaissances géographiques que des vicissitudes politiques ?

Europe

L'Europe est la reine du monde, et comme tout « à tout seigneur on doit honneur », il faut bien commencer par elle.

La carte de notre vieille Europe a-t-elle bien changé depuis un siècle ? Physiquement, non ; car ses contours, ses montagnes, ses fleuves, étaient connus déjà, dessinés et décrits plus ou moins exactement par de savants géographes, en attendant que les officiers d'état-major de chaque pays prissent en main le travail ardu qu'est celui d'une carte nationale, basée sur des relèvements géodésiques.

Sous le rapport de la statistique, un des changements les plus notables est celui du chiffre de la population européenne, qui, de 180 millions d'individus qu'elle comptait vers 1800, montait progressivement à 220 vers 1825, à 270 en 1850, 320 vers 1875, pour atteindre doublé sa population, laquelle s'accroît actuellement de plus de trois millions d'âmes chaque année.

Mais cette énorme augmentation n'a pas également profité à toutes les régions : tandis que celles du Sud, notamment la Balkanie, l'Ibérie,

comte de Ruloff. Il lui semblait qu'un mur de haine qui avait monté d'année en année, et qui, barrait la vue de son devoir, venait de s'écrouler, qu'enfin elle comprenait la nécessité de la miséricorde, la beauté du pardon.

Elle mettait, en hâte, un vêtement sur ses épaules, et un chapeau sur sa belle et abondante chevelure, que des fils d'argent commençaient à blanchir.

Il est vrai que Boleslas de Ruloff avait été d'un caractère léger, frivole, extrêmement vain ; mais, un jour, durant une saison, il avait passionnément aimé celle qui portait son nom. Il est vrai que le malheureux, devenu la proie de la folie furieuse du jeu, en avait, en quelque sorte, perdu la raison. Tour à tour, pour les jeter sur les tables de jeu et les voir disparaître sous la forme de pièces d'or, il avait aliéné ses terres, coupé ses bois ; vendu le château légué par ses ancêtres. Il avait alors exploité le talent d'une femme, accaparé jusqu'à ses bi-

la France, se sont accrues d'un tiers ou d'un quart, celles du Centre et du Nord. Angleterre, Allemagne, Russie, Belgique, ont doublé, parfois même triplé leur population.

Enfin la modification la plus profonde réside dans la géographie politique, c'est-à-dire dans les remaniements territoriaux des États européens, dont les uns n'existaient pas ou avaient disparu en 1800, pour renaître en des États nouveaux.

Au début du siècle, les principales puissances étaient la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et la Turquie, avec l'Espagne, le Portugal et d'autres moins étendues.

Nous allons les passer en revue.

1. — Le Royaume-Uni de *Grande-Bretagne et d'Irlande*, que sa position insulaire met à l'abri des fluctuations de frontières, a vu sa population totale, qui n'était en 1801 que de 16 millions d'habitants, monter en 1850 à 27 millions, pour atteindre de nos jours près de 42 millions. Le *doublément* s'est fait en soixante-dix ans environ, nonobstant la diminution considérable du peuple irlandais et une émigration annuelle de plus de 200.000 individus. L'accroissement annuel dépasse le chiffre de 400.000 habitants.

L'Angleterre occupe le sixième rang en Europe pour la superficie, (315.000 kilomètres carrés), le quatrième pour la population absolue (42 millions d'habitants.) le troisième pour la densité (130 habitants par kilomètre carré). Elle prend le premier rang sans conteste pour la valeur des produits industriels, le développement du commerce général (20 milliards), la marine marchande (10 millions de tonnes ; plus que le reste de l'Europe), et enfin pour l'importance extraordinaire des colonies qui, répandues dans toutes les parties du monde, comptent aujourd'hui 350 millions de sujets (autant que l'empire chinois, presque autant que l'Europe), sur un ensemble de territoires de 30 millions de kilomètres carrés, trois fois la superficie du continent européen !

2. — La France avait commencé avec succès, sous la Révolution, ses empiétements dans les Pays-Bas et l'Italie, aux dépens de l'Allemagne. Napoléon poussa jusqu'à l'Elbe et jusqu'au Tibre les limites d'un empire qui, à son apogée, comptait 130 départements peuplés d'environ 44 millions d'habitants, dont 28 millions environ pour la France proprement dite.

En 1815, la France rentra à peu près dans ses anciennes limites, qu'elle conserva jusque sous Napoléon III ; en 1860, elle s'agrandit de la Savoie et de Nice, mais en 1871, elle perdit l'Alsace-Lorraine. Actuellement, elle compte 38.500.000 habitants, avec une pro-

joux... et cette femme, il lui trahissait, il lui faisait verser les larmes les plus amères et les plus brûlantes. Tous ces griefs lui revenaient en mémoire, et, cependant, n'allumaient plus la colère en elle. Que se passait-il donc d'étrange ? Quelle mystérieuse source de douceur coulait sur son âme ? Elle ne comprenait plus. Toute son amertume se dissipait. Elle n'avait plus de haine, c'était fini de sa volonté d'être implacable ; elle n'avait plus qu'un désir : calmer les affres du moribond.

Sur son visage, elle avait mis une épaisse voilette ; elle était prête à sortir pour se rendre à l'hospice.

Dieu ! qu'elle avait reproché, avec dureté, toutes ses défaillances au malheureux Boleslas ! En avait-elle bien le droit ? S'était-elle donc toujours montrée, elle-même, sans reproche et sans faiblesse ? Le malheur l'avait frappée par le revolver du comte de Ruloff ; mais cette main, qui dirigeait l'arme, n'avait-elle pas été